

1917-2017, l'heure américaine, leurre brestois ?

SÉBASTIEN CARNEY

Si en mai 2016 la Société des Membres de la Légion d'Honneur du Finistère nord a proposé au Centre de recherche bretonne et celtique de co-organiser une journée d'étude sur l'impact culturel de la présence américaine à Brest à la fin de la Grande Guerre, c'est parce qu'il ne semblait pas alors que grand-chose fût prévu pour évoquer cette période. Six mois plus tard, on ne comptait plus les initiatives populaires décidées à s'emparer d'un passé dont peu de gens avaient parlé jusque-là. De fait, à Brest, l'année du centenaire de l'entrée en guerre des États-Unis a été riche en publications, expositions, spectacles, concerts, animations scolaires, émissions de radio, reportages télévisuels, installations diverses où les Brestois eux-mêmes ont raconté avec sincérité et engagement mille et un fragments d'une existence partagée, de vies éparpillées. S'agissait-il d'un besoin d'histoire, récurrent dans une ville en délicatesse avec son passé ? S'agissait-il d'exister enfin dans ce centenaire de la Grande Guerre, autrement que dans l'évocation de la correspondance des poilus avec un arrière si éloigné de la zone des combats qu'on en oubliait presque que cet arrière fût un front domestique ? S'agissait-il, donc, d'avoir sa part de guerre, pour tenter d'appriivoiser la catastrophe, si loin, si proche, et conjurer l'incapacité de la comprendre ? Il fallait voir la guerre, l'entendre ici. On n'a pas été déçu.

Car on a retrouvé la guerre, en tout cas celle que l'on cherchait. Il est bien connu que les commémorations en disent bien plus long sur l'époque qui les organise que sur celles qu'elles sont censées rappeler. Le centenaire de la présence américaine à Brest n'a pas échappé à cette

règle, et d'une certaine manière, il fut aux années 1917-1919 ce que le *Dazzle* fut aux navires de guerre américains : un camouflage. Si les lignes aux allures cubistes visaient à dissimuler les bateaux dans la guerre, il semble bien que les formes tricolores des belles affiches aux lignes brisées qui ont égayé Brest au printemps et à l'été 2017 ont camouflé la guerre elle-même, les combats, les morts, les milliers de traumatisés qui étaient repassés par le camp de transit de Pontanézen avant de rentrer chez eux, et les Brestoïses qui avaient souffert de leur présence.



Affiche et photo de Thierry Dubreil, avec son aimable autorisation.

Le centenaire fut donc une grande fête, finalement transposée à l'intervention même des États-Unis, qui pouvait se résumer ainsi : trop heureux de solder leur dette envers Lafayette, les *sammies*, musique en tête, avaient déferlé à Brest dont ils avaient fait une mégapole moderne et festive, moyennant, certes, quelques menus accrochages, çà et là. De leur présence, on retenait un nom, celui de James Reese Europe. Cet inconnu qui débarqua à Brest avec ses hommes au nouvel an 1918 dans l'indifférence générale est aujourd'hui une véritable icône locale, un prophète : celui du jazz et de l'émancipation des Africains-Américains. Joseph Kessel était tout aussi inconnu quand, en novembre 1918, il

embarqua à Brest avec son escadrille en partance pour New York où ces soldats furent traités « en demi-dieux¹ » ; personne ne s'en souvient. Pierre Mac-Orlan l'avait bien compris, quand en 1926 il achevait sur ces quelques lignes une évocation des brefs rêves transatlantiques inspirés aux Brestoïses par la présence américaine :

Toute cette histoire se résume assez facilement entre trois tambours, un piano, un saxophone et une trompette bouchée. Les nuées parfumées de Bimini Bay et de Miami, captées par des compositeurs juifs, crèvent sur l'Europe. Sous quelle forme dans quelques années, peut-être un demi-siècle, retournerons-nous ces présents à l'Amérique du Nord² ?

À quelques décennies près, Mac Orlan prédisait les festivités du centenaire.

On retenait également quelques chiffres. Non pas celui du bilan mortuaire américain, les 116 000 morts imputables pour moitié aux combats, et pour moitié à la grippe espagnole ; mais ceux qui évoquent le gigantisme du camp de Pontanézen, la rapidité de sa construction, l'efficacité de sa logistique. La ville à l'heure américaine c'était une modernité démesurée, comme si, bien avant même qu'elles ne soient écrites, Brest avait vécu les *Scènes de la vie future*³ qui inspireraient un jour *Tintin en Amérique* à Hergé. Ces chiffres, on les a célébrés jusqu'à l'absurde. Le 4 juillet 2018, une plaque commémorative a été dévoilée sur les grilles de la caserne Buquet, là où se trouvait le camp de Pontanézen, dont la contenance maximale possible et jamais atteinte oscillait autour de 80 000 personnes. Le texte de la plaque précise qu'« à cette époque, Brest comptait, du fait de la guerre, 60 000 habitantes et habitants et ces arrivées massives [d'Américains] multiplient par près de dix en quelques mois, la population ». C'est-à-dire plus que la population actuelle de Lyon, troisième ville de France.

Métropole ouverte, Brest l'était donc déjà hier, quand elle était une ville américaine, moderne et jazz. Or, Brest – comme d'autres villes d'ailleurs – est bien plus américanisée aujourd'hui qu'en 1918, et interroger la fin de la Grande Guerre était peut-être aussi une façon de revenir aux origines d'un changement civilisationnel qui mènerait

1. Joseph KESSEL, *Première Guerre mondiale*, Paris, Gallimard, 2018, p. 107-108.

2. Pierre MAC ORLAN, *Brest*, Brest, Dialogues éditeur, 2002, [1926], p. 20.

3. George DUHAMEL, *Scènes de la vie future*, Paris, Mercure de France, 1930.

au triomphe de ce que Gramsci appelait « hégémonie culturelle » et qu'aujourd'hui tout un chacun, témoignant finalement de la victoire de ce qu'il désigne, nomme « *soft power* ». Ou alors à l'inverse, peut-être voulait-on se persuader que la ville était bien moins américanisée aujourd'hui qu'hier ? C'est en tout cas cette évidence – 1917-1919 : Brest ville américaine – que cet ouvrage souhaite interroger.

Le lecteur trouvera dans les pages qui suivent la plupart des communications données à la Faculté Victor Ségalen le 19 juin 2017⁴. Celles-ci sont réparties en trois temps chronologiques, même si les bornes de notre étude – 1917-1919 – laissent supposer, à raison, que la fin des combats n'a pas signifié la fin de la guerre.

D'abord, il faut envisager le débarquement des *American Expeditionary Forces* à Brest comme la conséquence d'une intervention américaine qui n'allait pas de soi, ce que rappelle Annette Becker. Éphémère point de passage dans leur montée au front, Brest est synonyme d'étrangeté pour les *doughboys*, qui semblent entrer dans le siècle par un paradoxal bond dans le passé, que décrit Yann Lagadec. Parmi ces soldats, loin du prophète célébré aujourd'hui, James Reese Europe est un homme tiraillé entre plusieurs identités que présente Philippe Gumplowicz.

Les mutations induites par l'installation progressive des troupes américaines, achèvent de transformer Brest en front domestique. Hugues Courant s'attache aux tranches de vie que dévoile la presse locale et se veut optimiste dans sa présentation des relations franco-américaines. Il est vrai que les *AEF* apportent avec elles une logistique et notamment des infrastructures sanitaires dont Jean-Marie Kowalski explique qu'elles bénéficient également aux Brestois. Des bénéfiques qui ne vont pas sans quelques inconvénients de plus en plus pesants, et qui suscitent les réactions ouvrières qu'analyse Alain Le Moigne.

La durée même de la présence américaine à Brest montre à quel point est floue la frontière entre la guerre et l'après-guerre, communément située au 11 novembre 1918. Carl Bouchard rappelle comment le

4. La communication de Tom Dutheil, bien que très intéressante, était trop éloignée de la problématique de l'ouvrage pour y être intégrée : nous le remercions cependant chaleureusement pour sa contribution au jour J. Quant à celle de Christine Berthou-Ballot sur les Brestoises au temps des Américains, elle a déjà été publiée dans Christine Berthou-Ballot, « La place des femmes dans l'histoire américaine de Brest, 1917-1919 », *Les Cahiers de l'Iroise*, n° 225, janvier-février-mars 2017, p. 235-246.

président Wilson, prophète d'hier, incarna l'espoir pour nombre de Bretons – vu d'outre-Atlantique, c'est à l'échelle régionale qu'il faut tenter de capter les aspirations locales – qui comptèrent sur lui pour prendre en charge des problèmes que la victoire n'avait pas réglés. Or les *doughboys* aussi avaient besoin de soutien dans leur longue attente avant le retour au foyer. C'est à eux que s'adressait le *Pontanezen Duckboard*, journal de sortie de guerre dont l'objectif perçu par Alain Abarnou était d'expliquer à ceux qui avaient tenu au front comment ils devaient tenir et se tenir après les combats. Car la cohabitation est de plus en plus difficile, ce dont témoigne la polémique autour de la construction du mémorial naval américain de Brest, dont les références à l'Antiquité et leur signification sont analysées par Yvan Maligorne.

Certains se sont étonnés que ce livre ne soit pas paru l'an dernier, où il aurait pu surfer sur la vague mémorielle. La vague a déferlé, nous arrivons après, c'est sur le rivage que l'on nous trouve. Non pas comme une bouteille à la mer échouée là, appelant au secours d'une histoire parfois malmenée. Ni, à l'inverse, comme un débris d'épave, illusoire dernier mot prétendant à la seule vérité d'une vie qui fut. Ce livre, qui a bénéficié de la participation financière de la Société des Membres de la Légion d'Honneur du Finistère nord, est un galet poli par les courants, le sac et le ressac des discussions, le va et vient des articles entre les contributeurs, et la patience d'Hélène Gombert qui en a assuré la mise en page. Qu'ils en soient ici tous remerciés.

